

Trois sculpteurs — trois portraits

Donald William Buchanan

Number 39, Summer 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

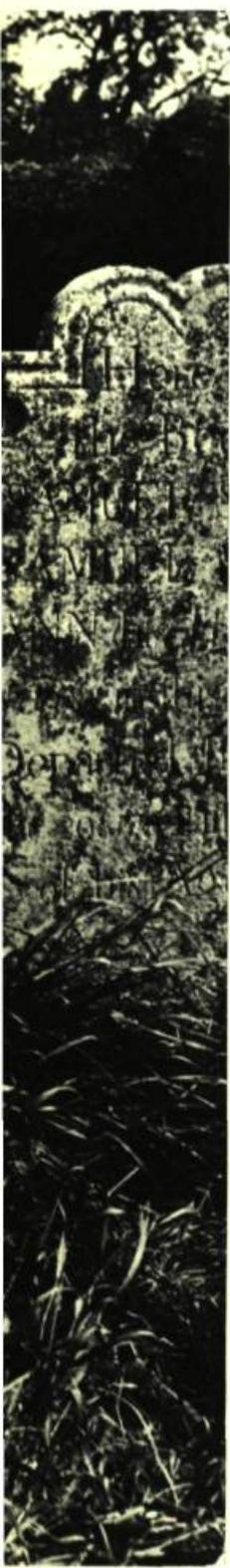
Buchanan, D. W. (1965). Trois sculpteurs — trois portraits. *Vie des arts*, (39), 48–52.



TROIS SCULPTEURS—

TROIS PORTRAITS

par Donald W. Buchanan



HENRY MOORE, l'artiste anglais, ne croit pas en la fréquentation assidue de la grande ville. Lui-même vit et travaille dans un environnement purement bucolique, une ancienne ferme, *Hoglands*, qu'il a achetée un certain nombre d'années auparavant. Elle est située près du village de Much Hadham, dans le Hertfordshire, à mi-chemin entre Londres et Cambridge.

A l'arrière de sa maison toute blanche, se déroulent plusieurs acres de pâturages et de bois au sein desquels il a disposé plusieurs de ses meilleures œuvres, espacées à des intervalles appropriés dans la nature. On y voit des personnages drapés assis, des guerriers nus couchés et des bronzes étranges, se dressant haut comme des totems d'un monde très personnel. Et, si vous avez de la chance lors de votre passage, vous y trouverez également Henry Moore se promenant dans son sanctuaire sculptural. Vous remarquerez sa démarche directe d'homme du Yorkshire et vous entendrez son vigoureux accent nordique.

A ma première visite, je n'avais pas emporté d'appareil photographique pour réserver mon temps à converser avec le sculpteur. Nous nous trouvâmes une passion commune, le Mexique. Concurrentement à ces curieuses pierres usées par le sable et polies par la vague des côtes du Yorkshire qu'il collectionne et qui stimulent son esprit et son œil pendant son travail, il y a l'influence maya qui est prépondérante dans son œuvre, au moins au début de son évolution artistique. Il avait fait connaissance de cet art lors d'un voyage au Yucatan. Aussi avons-nous parlé du Mexique et il m'a montré une remarquable collection de sculptures et de poteries qu'il avait ramenée de ce pays.

J'ai pris la photographie ci-jointe, un peu plus tard, lors d'une visite que je faisais à un de mes amis qui habitait aussi dans le Hertfordshire. J'y rencontrai Henry Moore qui, avec sa femme et sa fille, avait été invité à prendre le thé, par un bel après-midi d'été, sur la pelouse. Il examina alors deux agrandissements de photographies prises par moi en Italie mais qui, étant donné ma qualité de débutant, n'étaient pas — selon moi — suffisamment bonnes pour être publiées. Le sculpteur m'encouragea amicalement en me disant (quoique j'en sois resté perplexe à prime abord): "Vous avez le sens de la forme monolithique. Continuez, faites-en d'autres".

"Mais, ajouta-t-il, je vais vous montrer ce que je veux dire par monolithique, au sens même des sculpteurs de pierre traditionnels de l'Angleterre". Il me conduisit aussitôt de l'autre côté de la route jusqu'à une petite et antique chapelle, moitié gothique, moitié saxonne, devant laquelle il y avait quelques tombes datant du XVIII^e siècle. Posant sa main sur l'une d'elles, il me dit: "Vous voyez ce que je veux dire!" Je ne le voyais que trop bien car j'avais gardé mon appareil photographique tout prêt et, comme il commençait un discours mi-sérieux mi-blagueur, je le prenais en photo sur-le-champ. Il ne s'y attendait pas mais il partit d'un grand éclat de rire car je l'avais surpris dans un endroit où il ne s'attendait certes pas à être photographié: dans un cimetière!

Lorsque je dis à Henry Moore que j'espérais bien visiter le studio du sculpteur Ossip Zadkine, en passant par Paris, il me déclara: "J'ai toujours été intéressé par son travail. Lorsque, jeune homme, je suis arrivé en France vers 1924 pour compléter mes études, je le considérais déjà comme l'un des Immortels de l'Ecole de Paris, l'un de ceux qui avaient, avant la première Grande Guerre, des amis comme Appolinaire et Modigliani. En 1924, je le croyais déjà mort!" Et Moore d'ajouter tristement: "Quand je vois son travail actuel et que j'entends parler de sa pleine force, je me demande si je ne mourrai pas avant lui . . ."

Agé de 74 ans, ZADKINE est certainement plein de vie. Il ne se passe pas de mois sans qu'il ait des expositions un peu partout en Europe ou sans qu'on lui commande un monument à Van Gogh en Hollande ou encore une sculpture symbolique destinée à des bâtiments universitaires nouvellement édifiés à Marseille ou à Jérusalem.

Lorsqu'on arrive à son studio, par un jardinet à moitié caché, sur la rue d'Assas, près du Luxembourg, à Paris, on le trouve habituellement en plein travail, travaillant une pièce de bois d'ébène, matière qu'il aime employer pour rechercher ses formes angulaires. Il travaille dans un coin du studio, tandis que le reste de la pièce est parsemée d'œuvres récentes, comme un bronze d'Orphée ou une étude importante d'un monument commémorant le bombardement de Rotterdam, ou encore le buste de François Mauriac. C'est là que je l'ai photographié, à contre-jour, il y a quelques années.

Lorsque je lui ai montré la photo, il m'en a demandé un agrandissement pour lui et, quand il me remercia, il m'écrivit ce commentaire évocateur: "Parmi les milliards d'êtres qui peuplent par champs innombrables, à travers toutes latitudes et longitudes, la petite planète nommée Terre, de temps à autre, sortent, apparaissent des êtres à la tête droite, au regard fixe comme s'ils avaient entrevu une image idéale qui ne les laissent plus en paix. Ils la cherchent, persécutés tout le long de leur vie, sans jamais la revoir."

Et à toutes ces phrases, il en ajouta une autre: "Il est très possible que O.Z. soit "un" parmi des milliards de poursuivés persécutés".





GIACOMETTI, MOORE ET ZADKINE. Tous les trois sont plus ou moins des personnes . . . déplacées. Moore est un homme du Yorkshire qui essaie de se sentir à l'aise parmi les champs verdoyants du sud de l'Angleterre. Zadkine est un Russe qui est venu jeune en France. Giacometti est un montagnard mal installé à Paris. Les deux premiers sont, la plupart du temps, accueillants et enclins à converser; Giacometti, pour sa part, est réticent: il a la réputation d'un être solitaire qui aime surtout travailler la nuit et dormir pendant la journée.

Je l'ai rencontré, pour la première fois, lorsqu'il est venu regarder des sculptures de Zadkine, par un beau jour d'été, à la Maison de la Pensée française, à Paris. La photo que j'ai alors prise des deux hommes ensemble a été publiée dans *Canadian Art* (Vol. XX, No 1). Je ne croyais pas avoir jamais la

possibilité de le photographier à nouveau. Mais on ne sait jamais. Trois ans plus tard, je voyageais en voiture à travers la vallée de Bregaglia, dans les Alpes suisses. Là, les montagnards parlent un dialecte italien et vivent depuis des siècles au voisinage d'autres montagnards, les Ladins et les Romanches, avec lesquels ils s'allient volontiers par mariage et qui se sont établis plus haut encore, au temps des invasions barbares, après être venus de Dalmatie, dit-on. On m'avait dit que Giacometti était né ici et que sa mère vivait encore dans ce village de Stampa. Aussi, je décidai de m'arrêter et de demander au maître de poste où se trouvait la maison natale du sculpteur: "Mais, dit-il, c'est la grande maison là-bas . . . et il est justement ici en visite." Et le brave homme de crier à pleine gorge dans la rue: "Giacometti, il y a quelqu'un qui veut vous voir!"

Quelques instants passèrent. Puis la porte d'un chalet, construit à côté de la maison de sa mère, s'ouvrit. Giacometti apparut, peu enthousiasmé de l'arrivée impromptu d'un étranger dans le village. Il vint au-devant de moi sans dissimuler son ennui. Il s'adoucit un peu lorsque je lui rappelai notre première rencontre à Paris, mais tout juste assez pour me permettre une brève conversation et la prise de cette photographie.

Par la suite, j'en fis une copie pour Zadkine et lui racontai l'histoire. Quelques mois plus tard, Zadkine m'envoya ces quelques lignes:

"Homme d'une tribu antique qui n'était qu'une large famille sur le long chemin des migrations durant des générations poussées par les autres vues au loin derrière les plaines, lacs, rivières puis montagnes.

"L'œil de chaque frère, enfant ou mère, être chevelu alourdi par la peur, était une flamme qui devait apprendre d'où et comment l'Etranger n'est pas un ennemi.

"Du jugement de la Sagesse implacable dépendaient la vie, le sommeil, la pitance de la famille, de la grande famille.

"Deux mille ans plus tard, peut-être trois, l'homme de la famille a la même façon de ne pas regarder dans les yeux. Seulement un regard, furtif, de côté. Il demande, se renseigne, pose des questions, pèse les réponses sans montrer approbation ou doute. Il scrute comme s'il regardait la profondeur de l'âme de l'Etranger qu'il ne regarde pas, presque pas, comme s'il le voit derrière un rideau éternellement secoué par sa propre inquiétude.

"C'est Giacometti, le sculpteur."

EXPOSITIONS

ANDRÉ FOURNELLE

André Fournelle, un jeune sculpteur d'environ 25 ans, exposait en avril dernier à la Galerie "Nova et Vetera". Une quinzaine d'œuvres, quelques bois et en majorité, des sculptures en bronze, coulées pour la plupart à partir d'un modèle en styrofoam, en cire, ou en bois, à l'exception de certaines pièces, travaillées directement de bronze sans passer par un moulage habituel, Fournelle refusant de considérer la fonte comme un moyen de reproduction.

Ce qui peut d'abord nous intriguer à la vue de ses pièces, c'est qu'elles sont pour nous l'occasion d'un fort sentiment de mouvement qui devient fixité dès qu'on s'approche de la sculpture. Et la relation est inversée dans d'autres pièces.

Dans ses sculptures plus anciennes, comme "le Tombeau des Oiseaux", on pourrait presque parler de haut-relief dans le vide tant Fournelle respecte l'épaisseur de son matériau, découpant des formes qu'on pourrait comparer à des silhouettes. Ces pièces ne souffrent pas de manquer de profondeur parce que celle-ci est bien suggérée. Dans d'autres sculptures où ces formes silhouettes sont orientées obliquement et de différentes façons, Fournelle leur redonne une véritable profondeur.

Fournelle semble enclin à inciser son matériau, à lui laisser une trace qui suggère le mouvement mais cette trace doit en même temps

définir un volume bien précis et au départ un volume pour Fournelle, semble être prismatique. Qu'advient-il de ce sens du mouvement arrêté?

Le désir de volume prismatique occasionne des plans qui assurent la fixité à la sculpture et fournissent des formes sans mouvement mais qui par leurs rapports rendent la sensation d'un espace mouvementé. Une forme isolée ne suggère aucun mouvement de par son contour, tout au plus, l'orientation d'un plan, le sens d'une direction. Mais en rapport avec une autre forme qui présente une orientation différente,

une orientation qui vient s'opposer, une lutte s'engage, un mouvement est suggéré.

Dans d'autres bronzes fondus à partir de pièces de bois, la relation fixité-mouvement est inversée: la forme générale statique, le détail animé. Comme si les fibres du bois suggèrent un mouvement organique infini mais à jamais fixé dans l'allure générale d'un morceau desséché.

Cela nous amène à souligner l'attention que porte Fournelle à la texture.

yves robillard

André Fournelle: Tombeau aux oiseaux. Bronze. 25" x 12" (63,5 x 30,5 cm).

